

LE VOL
DE LA MÉSANGE

Fiction & Cie



François Maspero

LE VOL
DE LA MÉSANGE

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Les récits *La pêche à la lune*, *La cloche*, *L'homme qui n'avait pas tué Hitler* et
Les chats de la liberté ont été publiés antérieurement dans *Transit & Cie*,
collection « Voyager avec... », La Quinzaine littéraire – Louis-Vuitton.

ISBN 2-02-083874-5

© Éditions du Seuil, mars 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de Sadek Aïssat,
qui a lu le premier certaines
de ces pages

Fraq el hyat morr oues'aib
La séparation est amère et dure
MOHAMED EL ANKA

Comme un roman

Ce qui étonnait toujours Lise, c'était la manière dont des inconnus ne cessaient de se confier à Manuel. Elle le regardait et elle se disait : pourtant, il n'a vraiment pas une tête à ça. Mais cela ne ratait jamais. Il suffisait qu'ils s'installent un tout petit peu de temps quelque part, il y avait toujours quelqu'un pour commencer à lui raconter sa vie. Il ne faisait rien pour l'encourager, elle en avait acquis la certitude. La première fois qu'elle s'en était aperçue, c'était quand ils avaient fait la traversée de La Trinité à Belle-Île sur un bateau de pêche de Quiberon, un matin d'hiver où la brume empêchait le passage du courrier. Ils se tenaient depuis plusieurs heures dans le carré à l'abri du froid, balancés par la houle huileuse. Manuel était assis dans la pénombre sur une couchette, et les matelots venaient lui parler tour à tour. Elle n'entendait pas vraiment ce qu'ils racontaient. Lui ne disait presque rien, il hochait simplement la tête, juste quelques mots polis par-ci

par-là, un sourire mince, et l'air toujours très attentif. Ma parole, on dirait un confesseur, pensa Lise. Elle entendit l'un d'eux terminer son presque monologue par ces mots : « Ma vie, on pourrait en faire un roman. » Cette phrase, par la suite, dans toutes les rencontres qui devaient se succéder au fil des années, des dizaines d'autres la répétèrent, une rengaine, se disait-elle parfois, exaspérée, et Manuel, toujours calme, toujours attentif, qui emmagasinait ces histoires, est-ce que ça l'aidait à vivre ? Il les lui répétait à l'occasion, mais juste par petites bribes, il ajoutait qu'il faudrait y repenser, et en effet ça le rendait terriblement pensif, sans que Lise sût jamais s'il était envieux de la vie des autres ou s'il y pillait quelque élément qui lui permettait de mieux supporter la sienne. Était-ce un don, un vice, une manie ? Une autre fois, ils étaient encore très jeunes, à peine dix-huit ans, c'était dans un train qui traversait l'Allemagne détruite de l'immédiat après-guerre, du côté de la Ruhr, deux ouvriers montèrent dans leur compartiment. Ils rangèrent leurs sacoches de cuir bouilli dans les filets, et ils n'étaient pas là depuis cinq minutes que le plus âgé se mit à parler à Manuel. Lise s'était rencognée côté couloir, et la voix de l'homme se mêlait aux cahots des boggies, c'était comme un interminable ronronnement qui la berçait. Par moments, il devenait plus pathétique, il s'adressait à Manuel sur le mode interrogatif, une interrogation inquiète qui frôlait l'angoisse, et elle voyait Manuel qui, comme à

l'ordinaire, acquiesçait, hochait la tête et prononçait quelques exclamations appliquées, quelques mots banals et encourageants : « *Ja, natürlich* », ou « *Ja, es ist zwar* ». Cela dura peut-être une heure. Quand les deux voyageurs furent descendus à leur station après leur avoir serré la main, Lise demanda à Manuel qui restait là à sourire vaguement, les yeux mi-clos : « J'aimerais quand même que tu m'expliques, Manuel. Tu ne parles pas allemand. – Pas vraiment, dit Manuel. Mais c'était tellement passionnant. »

La pêche à la lune

Aucun doute possible : l'été était là. Jamais Luc n'avait vu tant de vert, haies, prairies, futaies. Dans la chaleur de midi, l'air tremblait au-dessus des épis. Le chant des alouettes se perdait haut dans le ciel. C'était la première fois que Luc assistait ainsi à la naissance de l'été glorieux. Pourtant, à huit ans, il connaissait déjà le monde.

Ils étaient arrivés voilà deux ou trois jours. Ils avaient fait un long parcours sur des routes encombrées, entassés dans la voiture de la tante revêche et héroïque que nul détour, nul pont barré, nulle halte interminable dans le fossé n'abattait. Toujours vaillante au volant malgré l'adversité. La tante et la mère de Luc devant, les quatre enfants derrière. Deux femmes courageuses, deux femmes de tête. Des enfants chahuteurs, impossibles à tenir. Les bagages et un matelas mal arrimés sur le toit. À chaque carrefour, des histoires plus folles qu'à la radio, au cinéma et dans les livres.

La grande maison vendéenne inconnue était blanche à l'extérieur et fraîche dans ses grandes chambres aux rideaux de tapisserie tirés durant les heures chaudes. Des paysans en blouse noire passaient sur les chemins de terre en menant des bœufs qui étaient parfois des vaches, et ils parlaient à ceux qui vivaient là, un grand monsieur pas rasé qui portait des bottes sur un pantalon de velours et sa grosse gentille femme aux cheveux jaunes, en disant : « Not' maître. » On était chez la comtesse de Ségur, récente lecture de Luc. La dame des lieux préparait la grande lessive annuelle, qui ferait venir toutes les femmes du village.

Et l'on disait à la grande tablée que ce n'était pas trop tôt, car ce printemps avait été vraiment pourri.

Ce jour-là, Luc était sorti de bonne heure dans la fraîcheur lumineuse du matin, et la brise sur ses jambes et ses bras nus avait fait courir des frissons qui avaient le goût de la liberté. La veille ils étaient, ses cousins et lui, convenus avec le fils plus âgé d'un fermier d'aller à la pêche dans un étang que celui-ci connaissait bien. Des gardons, des carpes et peut-être même des brochets. Et pourquoi pas une baleine, avaient ajouté rituellement les mères en donnant les cent sous nécessaires pour l'achat du matériel. C'était un grand jour, car Luc n'avait jamais pêché de la sorte, pour de bon, pêché comme ces messieurs graves et professionnels qui, assis sur des pliants, sortaient de gros poissons du lac, au Bois de Boulogne, à l'aide d'appareils fabuleux :

cannes, moulinets, épuisettes, nasses, paniers d'osier. Faire comme eux, c'était comme boire du vin, même mélangé à beaucoup d'eau, c'était devenir un homme. Un homme à leur ressemblance. Un homme véritable.

Dès huit heures, les trois enfants partirent dans le sillage du plus grand, le fils du fermier qui savait tout. Ils avaient dans leurs poches de gros morceaux de pain blanc. Il les mena dans un taillis de noisetiers où ils ébranchèrent de longues gaules pas trop tordues. Puis ils passèrent à l'épicerie-buvette du village, où le garçon eut un long conciliabule avec la patronne qui leur vendit des lignes toutes montées, enroulées sur des barrettes de bois. Le fil en était jaune, torsadé de noir, avec un bouchon rouge et blanc en forme de carotte et une série de plombs minuscules s'égrenant comme des crottes de souris sur le crin transparent, juste avant l'hameçon qui parut à Luc bien petit par rapport à ses ambitions. La fièvre montait.

Au bord de l'étang, le soleil était haut. Était-ce un dimanche? Il y avait du monde, des hommes silencieux, absorbés dans la surveillance et la manipulation de leurs cannes à pêche, et quelques femmes en retrait. Le grand avait bien dit aux enfants de se taire et d'approcher la rive herbeuse à pas de loup. Le pêcheur le plus voisin, un pépère, les engueula quand même: ils allaient effrayer le poisson. Puis il en tira un, de poisson, gris argent avec des nageoires orange, qu'il glissa avec un tas d'autres dans une nasse.

Le garçon installa leurs lignes et distribua les postes. Il leur montra comment mettre la mie de pain pétrie sur l'hameçon et jeta une volée de miettes dans l'eau verte. Dès le premier lancer, Luc embrouilla sa ligne. Les autres rirent : ce n'était pas étonnant, il était trop petit. Quand il réussit enfin à la démêler, tout seul, il n'y avait plus de pain sur l'hameçon.

Il la jeta à plusieurs reprises, et chaque fois qu'il la retirait c'était la même chose : le pain avait fondu. Était-ce le signe du passage de poissons voraces ? Le bouchon ne bougeait pas. Mais parfois, autour, naissaient de grosses bulles : « Ce sont des touches », disait le grand. Luc n'était pas convaincu. Ses cousins pêchèrent trois gardons dont ils charcutèrent la bouche pour en arracher l'hameçon. Ils jubilaient. Leur voisin, le pépère, qui avait encore tiré une tanche, leur donnait des conseils et leur prêta des asticots qu'il gardait dans une boîte avec de la sciure. Mais pas à Luc : il était trop petit. Luc regardait son bouchon immobile, ramenait sa ligne vide, remettait du pain. « C'est un bon jour, dit le pépère. Il y avait longtemps que ça n'avait pas si bien mordu. » Luc sentait au creux du ventre le pincement de l'abandon et de la solitude.

« Des jours comme ça, dit encore le pépère, c'est une bénédiction du Bon Dieu. »

Puis le bouchon de Luc s'enfonça net. Il souleva violemment sa gaule et poussa un hurlement de triomphe, un hurlement scandaleux. « Vas-y en douceur », dit

le grand, accouru. Un bouillonnement, un éclair, une traction saccadée qui lui arrachait presque la gaule des mains : il fit un pas en arrière et tira de toutes ses forces. La bête se débattait sous les joncs qui affleuraient près du bord. Il tira encore, et il n'eut plus soudain dans les mains qu'une sensation de légèreté et de vide. Le fil jaune avait cassé net et flottait dans la brise.

« Trop petit, trop petit », riaient les cousins. « Ne te laisse pas abattre, disait le pépère en sortant de l'eau une bouteille fraîche. C'était une belle. Tu la rattraperas la prochaine fois. » La prochaine fois ? Luc essayait d'imaginer la carpe, *sa* carpe, tournant dans l'étang, le long fil jaune et les plombs pendant de sa gueule, et attendant qu'il lui relance une ligne pour revenir y mordre et se faire pardonner. Mais il n'avait plus de ligne. Il n'y aurait pas de prochaine fois. Les cousins avaient pris d'autres gardons et une espèce de poisson-chat visqueux très gros et très laid. « On aura une belle friture à déjeuner. — Oui, mais Luc n'en mangera pas. »

Bientôt midi. Courir dans les chemins creux. La chaleur était venue, elle tombait droit du ciel, la sueur lui coulait dans les yeux. La sueur ? Ou quoi d'autre ? Ils ne m'auront pas comme ça. Je leur montrerai que moi aussi. Courir jusqu'à la grande maison blanche, courir trouver sa mère et lui demander les douze sous manquants, courir acheter une autre ligne à l'épicerie, courir à l'étang. Sa mère accepterait-elle ? Le grand frère de Luc serait là, il saurait la convaincre.

Dans la grande salle à manger, la radio émettait la fin d'un discours chevrotant. Elle eut quelques gargouillis puis, dans l'ombre, quelqu'un l'arrêta en grognant des mots indistincts. Dans la chambre, il faisait plus sombre encore. Par la porte entrouverte, Luc passa la tête, puis le corps. Sa mère était étendue à plat ventre sur le couvre-lit de coton blanc. Luc l'appela timidement. Elle souleva la tête, renifla, et Luc eut cette idée folle qu'elle pleurerait. Il fit sa demande à voix basse. Elle renifla encore et finit par répondre : « Laisse-moi. Tu n'as pas honte ? Un jour pareil. »

Luc eut honte, mais il voulait retourner pêcher. Trop tard. Les cousins revenaient. Au déjeuner, ils eurent droit à leurs poissons frits dans la farine. Ils se disputèrent pour les reconnaître : chacun le sien. Ridicule, pensait Luc. « Ridicule, lui soufflait son frère, à côté de lui : Tu verras, Luc, moi je t'emmènerai pêcher à la lune. C'est la nuit qu'on pêche les poissons d'or. »

Oui, il retournerait. Mais pas aujourd'hui. Pas ce 17 juin 1940, où le maréchal venait d'annoncer qu'il demandait l'armistice au chancelier Hitler. Dans l'honneur. Les grandes personnes parlaient fort et tout se bousculait dans la tête de Luc, la dernière alerte, huit jours plus tôt, quand le Stuka avait piqué dans la cour du lycée, le hurlement de son moteur et de sa sirène, les vitres striées de papier gommé qui tremblaient, et plus tard les bombes dans la nuit, arrivant comme des

bêtes folles, impossible de savoir où elles tombaient, toute la famille tapie sous l'unique ampoule peinte en bleu et les grandes flambées plus éblouissantes que le jour passant à travers les volets pourtant hermétiquement clos, le grondement des canons et l'air soudain déchiré comme une grande toile par une batterie plus proche, laissant à tous le souffle coupé, le ventre vide, le corps mou, puis le départ le lendemain dans la grosse voiture de sa tante, les usines du Mans qui brûlaient, les avions passant en rase-mottes, les chevaux morts sur les bas-côtés, les platanes abattus, les barages de soldats casqués jusqu'aux yeux et harnachés de cartouchières vides, les cris, tous les cris, et sur le pont de Saumur les petits tanks massés comme des jouets, à peine des chenillettes, ils vont vraiment se battre avec ça, demandait la tante, les cadets en bleu marine avec leur casque à visière de cuir bouilli qui leur hurlaient de se dépêcher, ça va sauter, dépêchez-vous, ils arrivent, et encore tant de cris, de cris, de cris, et la grande salle de l'école de Seiches où ils avaient dormi avec des dizaines d'autres sur des paillasses, et avant, bien avant, un an bientôt, quand un gendarme lui avait essayé son masque à gaz dans la caserne des pompiers et qu'on lui avait dit de ne plus jamais se promener sans l'étui en bandoulière, tu parles, où était-il aujourd'hui son masque à gaz, c'était déjà si loin tout ça, c'était au temps où le gros dirigeable ronronnait en passant au-dessus des immeubles pour lâcher une pluie de tracts

tricolores qui disaient « nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », c'était bien avant tous ces cris qui lui remplissaient la tête, et qu'il fallait chasser vite, bien vite, d'ailleurs l'important c'était de retourner pêcher, d'avoir la ligne, le fil jaune et noir, l'hameçon, il demanderait des asticots au pépère, celui-ci lui en donnerait sûrement s'il savait lui faire le sourire qu'il fallait, son sourire à lui, et il la rattraperait, la grosse carpe, et ils en feraient une tête, les cousins.

À moins que... À moins, oui, à moins qu'il attende la nuit, et que son frère l'emmène pêcher à la lune les poissons d'or.

La cloche

La cloche était claire, franche, et ne résonnait pas longtemps. À l'époque, il arrivait encore à Luc d'écrire dans ses rédactions « raisonner » au lieu de « résonner », ou le contraire, et son père ne manquait pas de lui dire que c'était bien la preuve qu'il avait la tête vide comme une cloche. « Tu n'es qu'un petit serin », ajoutait-il. Des serins et des cloches, cui-cui, ding-dong!, ruminait Luc, songeur.

La cloche n'était qu'une clochette masquée par le lierre, et un sandow de bicyclette qui perdait ses tripes lui tenait lieu de ressort. Pour l'actionner, le visiteur devait tirer sur une chaîne au bout de laquelle se balançait une poignée de bois suffisamment évocatrice pour qu'un passant ait charbonné dessous, sur le crépi blanc du pilier : PRIÈRE DE TIRER LA POIGNÉE APRÈS USAGE. Indigne, vraiment, d'une maison que certains appelaient le petit château et que d'autres prenaient pour une espèce d'église. Luc avait furieusement lessivé

le graffiti déshonorant, mais il en demeurait des traces.

Des lilas encadraient la porte, mais la saison des lilas était terminée et déjà, dans la tiédeur d'un juillet doré, juillet 1944 très exactement, la vigne vierge envahissait tout. Dans la corbeille, les fleurs de capucines orangées se transformaient lentement en graines vertes, striées et poivrées que Luc faisait craquer sous la dent, tandis que la poule naine picorait les vieux géraniums.

La cloche avait donc tinté plusieurs fois, tirée énergiquement, et Luc avait traversé la cour pour ouvrir. La cour était en contrebas et il lui fallait, pour atteindre la serrure, gravir trois marches. Puis, forcément, lever la tête afin de considérer les visiteurs. On était au plus fort de l'après-midi et, la porte ouverte, Luc fut d'abord aveuglé par le soleil juste en face de lui, au-dessus des arbres du bois proche. Une volée de billes d'émeraude dans les yeux. Le groupe lui apparut ensuite : une masse confuse dans laquelle il lui fallut un certain temps pour mettre de l'ordre. Ils devaient être cinq, garçons et filles. Ils semblaient avoir entre dix-huit et vingt-cinq ans, Luc était incapable de faire la différence, pour lui c'était le même âge, un âge mythique, il imaginait bien l'atteindre un jour et savait seulement qu'au-delà le guettait le début de la vieillesse et de la décrépitude, plus mythiques encore, que bien entendu il n'atteindrait jamais.

Ils parlaient en même temps. Luc pêcha dans ce brouillamini quelques mots, jeu, relais ou rallye, dont il n'eut pas le temps de saisir le sens général parce que la

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2006. N° 83874
IMPRIMÉ EN FRANCE